

92 7736/2/1

Anvers 14 Sept. 89
rue S. Joseph 11

Mon cher Monsieur,

Je reçois en ce moment votre lettre du 11 Sept.

Dont j'ai à vous remercier.

J'écris à mon frère au sujet du quaternaire
espagnol tant il s'est récemment occupé,
il fera certainement tout son possible pour
vous être agréable, si le temps ne lui
manque pas.

Je vous remercie aussi de la lettre que
vous avez bien voulu écrire à M. Vilanova.

Permettez-moi aussi d'être franc au sujet
de votre estimation de notre musée.

La seule manière de l'apprécier c'est de la
voir, or nous ne l'avons pas vue.

Bien des personnes, et je crois que nous étions
du nombre, croyaient que nous n'avons
pas grand'chose de plus que ce que nous avons
exposé à Paris; c'est là une grosse erreur.
Les plus belles pièces sont restées ici, par
crainte de les abîmer.

Vous savez mieux que moi que l'Espagne n'a
rien dans ses musées, en fait de préhistorique.
D'un seul coup on leur propose d'acquiescer
plus de dix mille pièces, dont un nombre
considérable de choses absolument nouvelles,
et toujours de longues séries, qui seules

927 736/2/2

permettent des études sérieuses; je ne parle
pas seulement des 80 crânes, mais de
tout: armes, outils, parures, poteries.
Et tout cela est le produit de longues années
de fouilles, cauteuses et patientes, j'en puis
bien le dire, nous ne me sermenterai pas.
En une seule fois, ils ont devant les yeux
le tableau complet de cette superbe époque.
Je suis absolument persuadé que si vous
s'iez venue ici, ce que j'espérais, vous
n'auriez pas ajouté à notre lettre ce
malencontreux corollaire que M. Vilanova
ne nous demandait pas.

Je vous en prie, venez à Armer à votre
prochain voyage à Paris; ^{pour} vous qui
êtes un voyageur déterminé, le trajet
Paris Armer est un peu plus qu'une course
en fiacre.

En attendant, je vous demande bien
carrément une amende honorable,
C'est à dire une lettre à M. Vilanova
où vous supprimeriez ce diable de corollaire.
Croyez moi, j'ai raison de ce côté, mais
j'ai le tort de parler trop franchement.
Ces pourparlers d'argent me repugnent,
et j'éprouve assez de sympathie pour
l'Espagne, pour regretter amèrement de

927736/2/3

ne pourrais dire à ce beau pays : tenez,
voilà les restes de vos pères, nous au-
jourd'hui n'en étions fiers ; nous nous les
avons pris, nous nous les rendons.

Mais voilà ! Il faut vivre et je puis
vous assurer que ce n'est pas notre séjour
en Espagne qui nous a enrichis ; nous
y sommes entrés comme nous en sortions,
c'est à dire, la bourse forte plate.

— Je vais, d'après ce que vous me dites
de vos missions scientifiques que j'ai été
bien naïf.

Vous ne me faites pas éprouver beaucoup
d'admiration pour notre régime mais
croyez que je vous en estime d'autant plus.
Laissez moi croire aussi que nous nous
obligeons tant à fait ; vous n'avez certes
pas réfléchi que vous avez donné à M. V.
une opinion qui nous fera énormément
de tort et qui nuira au but éminemment
patriotique que Vilanova a eu une.

Votre bien dévoué serviteur

Leuri Seris